

aux mauvaises herbes. On ne doit mettre le fumier que lorsqu'il est bien fermenté, et on en fait généralement l'application après la fenaison. Mais il est d'autres engrais qui conviennent mieux et spécialement aux prairies : ce sont la cendre, le plâtre, les engrais chimiques, etc. Tous servent à conserver à la prairie sa fertilité et à augmenter sa valeur.

Pâturages sur les prairies.— Dans un bon système de rotation, on garde le terrain en prairie pendant un certain temps, puis on le livre quelque temps aux animaux comme pâturage, et enfin on le remet en culture ordinaire. Pour qu'une prairie dure, il ne faut jamais y laisser mûrir l'herbe ; si l'on observe cette règle, après trois ou quatre ans de production, la prairie, surtout si elle a été engraisée, sera encore en plein rendement et produira un excellent pâturage. Mais pour obtenir ce résultat, il faut voir à ce que la prairie n'ait pas été maltraitée antérieurement, soit par les animaux qu'on laisse quelquefois, mais à tort, paître sur les prairies, lorsque le terrain est trempé au printemps ou à l'automne.

Pour conserver la prairie en bon état, il faut aussi, sous notre climat rigoureux, y entretenir les clôtures assez rapprochées les unes des autres pour qu'elles y gardent la neige en couverture sur le sol, afin de soustraire les plantes à l'action répétée du gel et du dégel, qui le plus grand ennemi des prairies. Si, malgré cette précaution, au printemps, on s'aperçoit que le terrain ait été soulevé par endroits, il faudra le rouler soigneusement. Si la surface est déauee d'herbes par places, il faudra herser ces endroits et y semer un peu de graine, puis rouler. De cette manière, la prairie pourra produire longtemps, et comme prairie, et comme pâturage.

Quant au pâturage en lui-même, il y a deux manières de le pratiquer. Certains agronomes veulent qu'on livre à la fois, aux animaux, tout un pâturage. D'autres veulent qu'on divise le pâturage, afin de laisser les animaux peu de temps sur chaque partie. Je suis partisan de cette dernière méthode ; ce qui ne veut pas dire qu'elle est la meilleure. D'ailleurs la question est ouverte sur ce sujet. Ce qu'il ne faut pas négliger dans les deux cas, c'est d'étendre les déjections que les animaux font sur le terrain, afin que ces déjections, laissées à l'endroit où elles tombent, n'empêchent pas l'herbe d'y pousser.

Il faut empêcher à tout prix les mauvaises herbes de s'emparer des prairies ou des pâturages. Pour cela, il faut d'abord n'employer que des graines fourragères très nettes, et puis ensuite pratiquer le sarclage à mesure que les plantes nuisibles veulent se montrer. Si malgré ces soins, elles parviennent à s'implanter, il faut recourir au fauchage hâtif, qui empêche la graine de certains mauvaises herbes précoces, de mûrir. Pour le cas où, par négligence ou autrement, un terrain vient tellement infesté qu'on ne puisse plus le débarrasser de ces plantes, alors il faut prendre un moyen énergique et labourer le terrain pour y faire une culture sarclée ou des labours d'été.

Voilà à peu près tout ce que permettent de dire sur les prairies les limites d'un simple article de journal. Il faudrait un volume pour épuiser ce sujet si important. Il existe de nombreux et excellents ouvrages sur cette matière, et ceux qui veulent l'approfondir doivent les étudier.

J. C. CHAPUIS.

LE MOINEAU.

On a discuté pendant longtemps l'utilité du moineau domestique, ou moineau d'Europe (*Passer domesticus*, *European sparrow*), qui a été importé en 1868 à Québec, comme oiseau insectivore. Des gens prétendent, et je suis un de ceux-là, que le moineau est plutôt granivore qu'insectivore, et fait plus de mal que de bien. L'article suivant, extrait du *Poussin*, nous donne raison et fait voir ce qu'on doit penser

de cet oiseau qui, je dois le dire, trouve cependant de nombreux défenseurs.

“ **LE MOINEAU.**— Sous ce titre nous n'entendons com prendre que le moineau franc, celui que nous voyons tous les jours par centaines et dont nous ressentons les nombreux inconvénients. Cet oiseau appartient à l'ordre des Passereaux ; il est assez connu pour que nous puissions nous dispenser d'en faire la description ; tout le monde connaît les changements qui se produisent chez lui avec les progrès de l'âge et particulièrement la forme nouvelle et la dureté que le bec acquiert avec les années, la coloration noire qui apparaît alors de chaque côté de l'articulation des mandibules et enfin les divers tons que prend en même temps le plumage. On sait également que celui-ci est de couleur moins foncée, moins accusée chez la femelle qui diffère aussi du mâle par sa taille plus petite. Certaines espèces de moineaux varient de couleur allant du blanc au noir en passant par le jaune.

Bien que d'un naturel extrêmement farouche, les moineaux recherchent l'approche des maisons habitées, non par instinct de sociabilité mais parce que, vivant en parasite, ils ne se nourrissent que du bien d'autrui et de provisions toutes faites. Aussi ne les voit-on que dans les endroits peuplés et surtout dans les villes d'une certaine importance. On ne les rencontre pas, comme d'autres oiseaux, dans l'intérieur des bois, là même où existent des maisons des gardes ; ils affectionnent spécialement les granges, les colombiers, en un mot tout ce qui renferme du grain ; “ et comme ils sont aussi voraces que nombreux, ils ne laissent pas de faire plus de tort que leur espèce ne vaut, dit Buffon ; car leur plume ne sert à rien, leur chair n'est pas bonne à manger, leur voix blesse l'oreille, leur familiarité est incommodée, leur pétulance grossière est à charge. Ce sont de ces gens que l'on trouve partout et dont on n'a que faire, si propres à donner de l'humeur, que dans certains endroits on les a frappés de proscription en mettant leur vie à prix ”. Leur destruction est en outre d'une extrême difficulté en raison de l'incroyable défiance et de la ruse de ces animaux ; d'une témérité sans pareille, ils sont cependant d'une grande prudence. On les voit dans les jardins publics, à Paris, suivre les enfants qui mangent des gâteaux et picoter les miettes qui tombent à leurs pieds ; ils suivent de même le laboureur au moment des semailles, importunent les moissonneurs et les batteurs en grange, prêts à s'échapper au moindre geste. S'ils voient dans les mains de l'un d'eux une arme reluire, un objet suspect quelconque ils mourront de faim plutôt que d'approcher. Il suffit de déranger quelque chose, ou seulement de remuer un peu la terre pour qu'ils supposent que l'on a tendu un piège dans un endroit où ils allaient sans aucune méfiance depuis longtemps. Il est intéressant de les voir faire, dans ce cas. Ils se perchent autour de la place en suspicion, la regardent avec attention, échangent de petits cris qui doivent tenir en éveil les nouveaux arrivants et souvent envoient un jeune tenter l'aventure et s'assurer de la sécurité qu'il y a pour eux à s'abattre à cet endroit. Il est à remarquer en effet que si, en tendant un piège quelconque, on a la chance inaccoutumée d'attraper un moineau, celui-ci n'est jamais un vieux à gros bec et à joues noires, mais toujours un jeune dont les commissures encore jaunes trahissent le peu d'expérience. Par contre il ne leur faut pas bien longtemps pour se rendre compte du danger, réel ou imaginaire ; aussi les épouvantails qu'on met dans les cerisiers ou les blés ne servent-ils, au bout de quelques jours, que de perchoirs à ces parasites : plus d'un propriétaire a eu l'occasion de voir des moineaux faire leur nid dans la machine même qu'il avait inventée pour les éloigner. Cette difficulté de les détruire et leur abondante reproduction nous explique leur nombre toujours trop considérable ; on sait qu'ils font trois couvées par an. Leur nid est composé de foin et de plumes qui garnissent l'intérieur.